

# LA CONNAISSANCE DE L'ENFANT

(Suite de l'article paru dans l'*Educateur* n° 6)

Heureusement nos méthodes exigent des rapports plus techniques et aussi plus humains qui nous amènent à faire comprendre aux parents dans quel esprit nous travaillons. Aussi nos rencontres nous permettent-elles souvent d'éviter les traditionnelles recommandations de sévérité.

Legueil signale en outre les heureux effets sur le travail scolaire produits par une unité de vue totale entre maîtres et parents.

Quand, au contraire, on sent une opposition de la famille à ce qui se fait en classe, le rendement de l'enfant tombe de 50 %.

Pourtant, il est assez difficile d'obtenir des parents des confidences sur ce qu'a été la vie de l'enfant depuis sa naissance. Une certaine pudeur les pousse à nous cacher une partie ou des aspects de la vie de l'enfant dans le présent ou dans le passé.

Et il faut déjà avoir inspiré une grande confiance et avoir amorcé des rapports presque amicaux avec une famille pour obtenir qu'elle réponde au questionnaire mis au point par notre commission « liaison avec les parents » et que nous avons publié dans « *Educateur d'Ile-de-France* ».

Des questionnaires moins complets et par conséquent moins indiscrets ont été établis par certains camarades pour connaître la composition de la famille, les conditions de logement, le métier des parents, mais le drame est qu'il faut recommencer tous les ans.

Un enfant ne se fixe pas à son travail ; il est agité et nerveux. Il y a gros à parier que son état de santé n'est pas des meilleurs et qu'avant d'obtenir une amélioration du rendement, il faudra remédier à cet état.

Un autre présente les mêmes troubles, mais à l'état chronique. Il est permis de penser qu'il a dû surmonter des troubles graves de santé que le maître aurait tout intérêt à connaître pour ne pas exiger du sujet un effort dépassant ses possibilités.

Or, là encore, alors que nul secret n'est fait à l'instituteur rural qui détient les dossiers médicaux des enfants et sert de secrétaire au médecin-inspecteur, le maître d'école de ville est tenu soigneusement à l'écart. Il existe un service

d'Assistance scolaire. Le contrôle médical est organisé par ce service qui détient tous les dossiers des enfants. Il est interdit au maître de les consulter (secret médical) et il est même quelquefois tenu à l'écart des visites médicales n'ayant aucune possibilité de signaler au médecin-inspecteur tel enfant dont l'état lui paraît alarmant.

Il faudrait que le maître soit enfin considéré autrement que comme un gardien d'enfants et que la confiance qu'on puisse accorder à sa compétence et à son dévouement permettent d'en faire un collaborateur des parents et des médecins pour une commune tâche d'éducation.

Or, bien peu de camarades peuvent avoir recours à l'Assistance scolaire ou au médecin-inspecteur pour connaître les facultés de travail de l'enfant. Le cloisonnement est si bien établi que les observations de chacun ne profitent à personne et surtout pas à l'enfant dont on ne cesse pourtant de prêcher la sauvegarde.

Ensuite, et ce fut certainement la partie la plus intéressante de notre réunion, nous avons examiné ce que nos techniques d'expression libre pouvaient apporter à l'étude de la connaissance de l'enfant, et nous avons pu conclure à leur avantage, qu'elles sont plus qu'un moyen de diagnostic, mais qu'elles constituent une véritable thérapeutique. A tout seigneur tout honneur, abordons le texte libre.

Pourtant, là encore, avant d'examiner les possibilités et les résultats, il faut surmonter les obstacles.

Lebreton insiste sur la pudeur qu'ont la plupart des enfants à exprimer un sentiment profond véritable, ce qui implique pour l'éducateur de savoir lire entre les lignes s'il veut tirer quelque enseignement de leurs textes.

Idée préalable également très intéressante, c'est que nous avons peut-être trop tendance à considérer le texte libre comme point de départ d'un intérêt collectif. Avant d'en faire un système d'enseignement, il faudrait qu'on laisse l'enfant prendre conscience que le texte est un moyen d'expression comme le dessin, qu'on peut écrire comme on dessine en marge d'une page tandis que la pensée vagabonde, écrire beaucoup, tout écrire. De ses manuscrits, il faudrait que l'enfant sache qu'il peut conserver ce qu'il veut, montrer à l'adulte ce qui lui plaît et lire à ses camarades seulement ce qu'il juge utile de soumettre à leur appréciation.

Le texte choisi deviendrait ainsi un à-côté et non un but en soi. A cette seule condition on peut arriver à une véritable libération de la personnalité enfantine qui ne nous sera d'ailleurs pas forcément connue, même si l'enfant a en nous une confiance totale.

Legueil donne quelques exemples assez généraux — textes qui dénotent l'esprit d'observation de l'enfant, l'ambiance du milieu dans lequel il vit, son instabilité personnelle, etc. — mais remarque très justement que c'est l'ensemble des textes d'un enfant qui, recoupé avec le reste des renseignements que l'on a recueillis et son attitude générale complète l'image qu'on peut se faire de lui.

A l'appui des conclusions de notre camarade, je puis apporter un témoignage concret puisque c'est par le texte libre que j'ai pris contact avec l'une des personnalités enfantines les plus attachantes qu'il m'ait été donné de rencontrer.

André a 12 ans. Il arrive dans ma classe en début d'année avec une trentaine de ses camarades. Dès les premiers jours, alors qu'il faut faire l'apprentissage de la société coopérative et d'une forme de travail jusqu'alors inconnue pour eux, je sens que ça va marcher.

Et les premiers textes arrivent.

Ces premiers textes d'enfants qui n'ont jamais écrit, qui n'ont pas l'expérience

de l'échange d'idées avec des lecteurs et des correspondants, sont souvent assez pauvres.

Pourtant, à côté des faux poèmes, des faciles récits de farces, des traditionnels textes documentaires, André alignait dans la compétition pour le choix un texte qui était un véritable message à la fois à la classe en tant que cellule d'une société nouvelle et à cet adulte bizarre que j'étais pour lui puisque je menais ma classe comme il ne l'avait jamais vu faire et que, surtout, je lui permettais d'écrire ce qu'il pensait.

D'abord un test pour voir si ce maître si différent d'apparence, n'était pas après tout comme les autres. Et c'est l'aveu d'une véritable passion pour les chevaux et la ferme détermination prise à l'âge de sept ans, de devenir jockey.

*« Quand je serai grand, je serai jockey. A chaque fois que je le dis à ma sœur, elle prétend que je suis fou. L'idée m'est venue... En revenant à la maison j'ai décidé de devenir jockey. J'avais sept ans. Me traiter de fou est injuste car je trouve que c'est un métier comme les autres ».*

Le maître allait-il essayer de lui montrer les obstacles qui peuvent contrarier cette vocation et les inconvénients qu'elle présente ? Non seulement il ne le fit pas, mais le texte fut choisi, peut-être même avec un petit coup de pouce, et l'idée parut à André admise comme parfaitement raisonnable. Un fait était acquis, il ne se trouvait pas en milieu hostile.

Le texte avait été un facteur déterminant de la conquête par l'enfant de la confiance de l'adulte qui admettait une idée généralement combattue. Il fallait maintenant lui montrer tout ce qu'on pouvait attendre de ce bonhomme si plein de ferme détermination.

Et ce fut une suite de textes où apparaissait chaque fois un aspect de la personnalité d'André.

D'abord le côté affectif avec un texte qui me télégraphie le besoin d'affection de l'enfant, besoin d'affection dont j'aurai l'explication plus tard et auquel je me félicite d'avoir répondu dans la limite très large des relations maîtres-élèves que permet une classe modernisée, avec des enfants qui ont le droit — et qui en usent — de rester en classe le soir pour imprimer, dessiner, peindre, lire et aussi discuter avec le maître.

*C'est « Mon cochon d'Inde. Ma chemise était ouverte. Il s'y est glissé. Pour m'amuser j'ai refermé ma chemise. Il ne bougeait pas. Quand j'essayais de le prendre il poussait de petits cris comme pour me dire qu'il avait chaud et qu'il voulait rester ».*

Ensuite, un autre aspect de la personnalité d'André : courageux et fier. C'est *« En tournée avec mon père. Il est laitier-livreur, il se lève à minuit pour ne rentrer qu'à 16 ou 17 heures... La tournée finie, je suis très fier de ne pas avoir dormi de la nuit ».*

Le contact était établi. Aussi les textes se raréfient-ils. La libre conversation était maintenant possible. Il n'était plus besoin de l'artifice du texte avec les camarades témoins des confidences faites à l'adulte. Et puis d'autres occasions étaient offertes à l'impérieux besoin d'André de se mettre en valeur.

Pourtant, chacun de ses textes suivants était révélateur d'un aspect nouveau de son être.

L'un m'apprend, ou me confirme la compétition qui, dans la famille, l'oppose à sa sœur aînée d'un an. « Je ne savais comment entamer la conversation avec ma sœur. J'avançai que je savais téléphoner ».

Un autre me le montre ayant vraisemblablement voulu mettre en pratique mes principes de non-belligérance que j'avais dû évoquer incidemment. « Un sourd-muet s'approche de moi et me décoche un coup de poing dans le dos.

Je ne riposte pas, non pas que j'en aie peur, mais si je l'avais fait, cela aurait déclenché une drôle d'histoire... Avant de s'en aller le garçon en guenilles vint me serrer la main. »

Plus tard, c'est sa ténacité, son besoin de réussite qu'il explique dans une page où l'analyse de soi est intéressante. « Entrainement... Comme je n'aime pas perdre, je l'avoue, je m'entraîne chaque soir en rentrant de l'école... Dédé tu as été trop prétentieux... Et cette crampe qui devient de plus en plus intolérable... Il faut arriver, Dédé, il le faut... »

Dans cette première phase le texte libre avait été surtout un moyen de connaissance de l'enfant.

Une œuvre plus importante, l'année suivante, allait me le révéler comme une véritable thérapeutique par la libération profonde qu'il permit à l'enfant.

L'amitié entre l'adulte et l'enfant s'étant révélée solide, je devais voir fréquemment ses parents et apprendre les graves troubles affectifs qui avaient perturbé sa première enfance et lui laissaient une énurésie tenace (d'ailleurs disparue à peu près totalement après 6 mois dans ma classe). J'apprenais les causes du déséquilibre présent.

Afin de les éviter, ne fut-ce qu'un temps, je proposai aux parents d'emmener André en vacances en compagnie d'un de ses camarades.

C'est au retour, après deux mois passés dans les Alpes Suisses qu'il se mit à écrire un petit roman, « Hans petit montagnard bernois », paru dans « La Gerbe » des 10 et 25 octobre 1956 (que vous pouvez consulter).

Dans le décor féérique des altiers sommets de l'Oberland bernois, il a inconsciemment recréé son milieu familial et dans une certaine mesure ses relations avec les camarades.

Dans le roman comme chez lui, trois enfants : un jeune frère, une sœur aînée et Hans (lui) ; comme chez lui un père qu'on ne voit pas souvent et à qui il n'attribue qu'un rôle effacé dans la maison, comme chez lui, une grand-mère.

Dans les détails du texte, on trouve le cheval tant admiré (Lui ne pense certainement pas au carton pâte). La fête de Noël montre à quel point l'enfant a besoin de l'intimité et de la chaleur de la vie familiale. Tout au long de l'œuvre pourtant, ce sont les relations sociales avec la sœur d'abord, avec les camarades ensuite qui prennent le pas sur le reste et étalent l'ambition et le désir de paraître de leur jeune auteur.

Voici quelques phrases caractéristiques de la rivalité avec sa sœur, qui exclut toute méchanceté préméditée, puisqu'on trouve :

« Elle installe sa poupée à côté d'elle en attendant que Hans lui fasse un berceau ».

mais qui peut s'expliquer par la rivalité entre la priorité accordée à l'aînée et celle du sexe fort :

« A skis... c'est une glissade très comique... Il ne trouve pas cela très amusant, surtout devant sa sœur qui l'observe. »

avec une pointe de sadisme :

« Sa sœur le laisse se débattre un moment, puis, prise de remords lui lance ses bâtons. »

et une conclusion ironique :

« Bien sûr, sa sœur le félicite, mais il ne lui répond pas ».

Plus loin on trouvera :

« Pouah ! elle a quatorze ans et elle joue encore à la poupée. »

Puis :

« Tonia fait la moue en apprenant la victoire à skis de son frère. Elle n'aime pas trop le féliciter. Ce n'est pas comme Fritz (le petit frère) qui le considère presque comme un Dieu ».

Dans son petit livre apparaît aussi le conflit avec les camarades pour qui il n'est pas un garçon comme les autres. Dans notre banlieue, en effet, on cultive la vulgarité et il se fait un point d'honneur de n'y jamais tomber. Aussi est-il tenu à l'écart par certains. Il s'en rend compte, il en souffre, et nous le trouvons exprimé dans son texte :

« On est un peu déçu que le favori ait perdu, mais Hans est aussi un bon camarade.

« Après cet exploit, c'est Hans qui devient le chef de la bande et il en est fier ».

« Maintenant tous les enfants recherchent sa compagnie ».

« Maintenant, il est important et beaucoup de ses camarades l'envient ».

La transposition des sentiments éprouvés est poussée jusque dans les moindres détails. L'autre camarade que j'avais emmené avec lui en vacances est un esprit beaucoup moins posé qu'André qui estime difficile de tenir une conversation sérieuse en sa présence. Et dans son texte, nous trouvons :

« Quand ils arrivent, Erick et Willy sont partis se promener. Ils sont bien contents ; ils pourront enfin discuter librement ».

Les difficultés scolaires y sont également évoquées dans ce qu'elles ont de plus obsédant pour lui :

« Hier encore, il s'est fait réprimander par son maître parce qu'il n'avait pas fini son travail de calcul ».

Enfin, en dehors des conflits sociaux, on trouve à nouveau affirmés des traits essentiellement marquants de sa personnalité et notamment sa tenacité :

« Il veut gagner ; il sera de nouveau champion. Cela, il le veut et il se le répète tout au long du parcours ».

Ainsi, l'expression libre permet à l'enfant de se libérer ; et sans que nous ayons la prétention de nous substituer aux psychanalystes ou même de nous mesurer avec eux, nous mettons à la disposition de l'enfant, dans le cadre même de ses activités scolaires, un moyen de faire évoluer heureusement sa personnalité en se dégageant de l'insécurité d'un milieu hostile qu'il a pu ressentir au plus profond de lui-même.

Notre camarade Oury va nous en fournir un autre exemple et des plus convaincants :

Alors que le rêve, et la façon maladroite dont j'avais posé le problème dans le questionnaire en parlant d'interprétation, a semblé effrayer les camarades, Oury nous donne, par des exemples concrets, une brillante démonstration spectaculaire ; seulement le tact suffisant pour déceler que, derrière le texte de tel enfant se cache un drame ; la certitude que le texte l'aide à s'en dégager ; si une modification du milieu familial ou scolaire, de l'attitude des adultes, parents ou maîtres, paraît souhaitable, des conseils avisés pour réaliser cette modification ; et laisser évoluer l'enfant seul vers sa guérison.

Voici un des cas cités par Oury :

« Il n'est vraiment pas gros à huit ans. On le soulèverait entre deux doigts. Il ne pèse pas plus dans la classe : éteint, chétif, silencieux. Il s'efface, se gomme lui-même. Un bon petit élève, peu de moyens, dirait le pédagogue.

Je ne peux pas croire qu'il n'existe pas.

Pendant quatre mois, il ne présente aucun texte, jusqu'au jour où...

« J'ai rêvé que j'étais dans le métro, dans un tunnel. Il y a eu une panne de lumière. Je me suis évanoui. Quand je me suis réveillé, c'était sorti du tunnel. Il faisait jour. J'avais peur. »

Tiens, va-t-il sortir du trou ?

Son texte n'obtient aucune voix. Je lui dis qu'il m'a intéressé. Je ne dis bien sûr pas pour quoi.

Huit jours après, un second « rêve ».

— J'étais dans la maison de ma grand'mère. Il faisait presque nuit. J'ai voulu aller dans la pièce à côté pour voir ma grand'mère. Mais c'était plein de toiles d'araignées, partout, partout. Ça collait après moi. J'essayais de me dépêtrer. Je ne criais pas. Ça durait.

« — Non, Monsieur, la naissance a été normale ; un peu longue peut-être, mais rien de spécial. Mais ensuite, que de mal nous avons eu. Il n'a jamais voulu boire. Encore maintenant, il n'a pas d'appétit. Regardez-le ».

Je signale à la maman compréhensive, l'évolution que j'espère.

« — N'intervenez pas et surtout ne freinez pas si une vitalité un peu anarchique se manifeste ».

— Je voudrais bien, Monsieur.

Fernand s'éveille un peu — Oh, il faut bien regarder ! — Il parle plus avec les autres.

Voici à présent une histoire qui obtient quelques voix.

« J'étais dans la forêt, tout seul. J'avais faim. Je ne savais pas comment faire. Il est passé un facteur. Je l'ai appelé : il n'avait rien à me donner à manger. Puis il est passé un drôle de bonhomme avec un vélo. Il est venu avec moi. Il a fait du feu et j'ai fait cuire des pommes de terre. Maintenant je mange ».

Le garçon a demandé une responsabilité. En mai il est premier en orthographe. Extraordinaire ! dit la maman il a brusquement trouvé l'appétit. Il mange depuis un mois. Il est devenu vivant.

En juin un gros orage inonde les caves. Nous faisons un album. Quel texte noir et angoissé va écrire Fernand ? Voici :

« La pluie est finie. Je passe dans la rue. Je passe une branche pleine de feuilles sur une grille. Ça fait tac, tac, tac et ça éclabousse. Je ris ».

C'est la fin de l'année.

En octobre mon rêveur retrouvera un facteur distributeur de « belles lettres », de pronoms démonstratifs. Fernand sera puni pour inattention. On lui donnera des fortifiants. Il faut ramener cet enfant à la réalité diront les avorteurs. Quelle réalité ?

Du texte libre encore, nous pouvons obtenir de très précieux renseignements sur la famille ou le milieu.

C'est ainsi que ces textes de Roger, 6 ans  $\frac{1}{2}$  m'apprennent l'opposition caractérisée de la famille à notre méthode de travail. Et l'enfant, malgré de grandes possibilités est resté bloqué et n'a pas pu donner toute sa mesure, jusqu'à ce que, cette année, les parents demandent à ce qu'il change de classe. Ils voulaient se mêler d'être pédagogues et ne savaient pas comment le diriger.

D'abord il écrit : « Ce soir, maman va me faire écrire avec un porte-plume. Elle va me faire écrire sur un cahier. Elle va me faire écrire sur une page » (à l'école, on écrit au stylo à bille, dans un classeur, sur des feuilles détachées).

Puis : « Hier maman a dit que demain elle va payer le mois de mai (cotisation de la coopérative). C'est 50 francs. Et le maître ne dira pas que je n'ai pas payé ».

Les textes du lundi matin nous informent trop souvent, dès l'entrée en classe, qu'on peut tirer un trait sur la journée et attendre des jours plus calmes. Le cinéma du dimanche, la télévision, quelquefois les fêtes de famille avec leurs traditionnelles beuveries font que l'enfant, nerveux, excité ou mal réveillé, n'est pas apte au travail. Les textes nous rendent compte, mais, comme certain lundi de l'an dernier ou neuf textes sur quinze racontaient les exploits des tueurs, des cow-boys, des as du revolver des bandes animées ou du Julien Sorel de Stendhal que six enfants de 6 ans étaient allés voir seuls, il nous faut regretter l'inconscience des parents qui donnent à l'enfant, pour qu'il les débarrasse, de quoi aller s'enfermer dans la salle obscure du quartier, quoi qu'on y donne.

J'allais oublier, aveuglé par notre appellation de texte libre, les autres manifestations de l'expression verbale ou écrite, les questions d'enfants et surtout la correspondance.

Lebreton dit des questions que l'enfant pose instantanément que leur tendance, leur orientation sont souvent révélatrices d'inquiétudes, d'intérêts très fortement marqués, utilisables pour une réadaptation.

Mais c'est surtout dans les lettres à leurs correspondants, bien plus révélatrices que le texte libre que les enfants se livrent le plus aisément et donnent le plus d'indications sur leurs goûts, leurs occupations, leur milieu.

L'interprétation des dessins n'a guère trouvé plus de fervents adeptes que les tests ou les rêves. Toutefois, M. Mauco a pu nous donner quelques exemples aussi intéressants que convaincants. Il utilise le dessin, concurremment à d'autres techniques d'expression libre : relation verbale, dramatisation dans le psychodrame, comme nous utilisons, souvent inconsciemment, le texte libre, c'est-à-dire à la fois pour formuler un diagnostic et comme thérapeutique libératoire.

Mais nous entrons dans le domaine du spécialiste et nous ne saurions trop nous garder, nous qui n'y sommes nullement préparés, de tirer des conclusions trop hâtives des dessins de nos enfants. Qu'ils dessinent, qu'ils dessinent le plus possible, surtout ceux qui ont des difficultés de tous ordres et pour qui le dessin est peut-être le seul moyen d'expression où ils ont des chances de réussir, ils ne pourront que tirer profit de cette extériorisation de leurs sensations, mais négligeons le diagnostic qui risquerait fort d'être erroné, à moins que nous ne soyions spécialistes.

Il ne nous restait que fort peu de temps pour traiter de la technique du profil vital, aussi n'avons-nous fait qu'effleurer le sujet, que nous reprendrons bien volontiers une prochaine fois.

Nous avons tout juste pu tirer quelques enseignements des expériences de ceux qui l'avaient utilisé, et ils sont également très rares.

D'abord que ce n'est pas, en ville, un procédé qui peut s'appliquer à toute une classe. Pour l'établir, il faut poser tant de questions, souvent délicates que seules, nous l'avons déjà dit, une connaissance parfaite de la famille, des relations presque amicales, peuvent permettre d'y parvenir.

Partout, dans ce cas, il faut reconnaître que le simple fait de se poser toutes les questions qu'exige l'établissement du profil, amène à une connaissance très approfondie de l'enfant.

Toutefois, comme l'important n'est pas de connaître, mais de guérir en cas de trouble, d'améliorer en cas d'insuffisance, le plus intéressant est de découvrir la source des troubles ou des insuffisances dans ceux des éléments fondamentaux de la puissance, et d'y pouvoir apporter remède.

Ainsi, pour André qui se rongait les ongles, l'établissement de son profil m'avait fait noter une insuffisance à signes nerveux. Il fallait en retrouver l'origine. Je demandai à la maman quand il avait commencé. Il s'est trouvé que l'indication donnée, 4 ou 5 ans correspondait à l'âge où, à l'école maternelle, on l'initia à l'écriture, et où, par la même occasion, on l'obligea à écrire de la main droite alors qu'il était gaucher. J'entrepris donc de redonner à cette main gauche son rôle prépondérant et par les travaux manuels, par le sports, lancers, jeux de balle, par le dessin, elle reprit un usage régulier. Une nette amélioration s'en suivit. Et je constatai que, alors qu'il arrivait encore à certains doigts d'être irrémédiablement amputés de leur ornement corné en période de classe, les ongles repoussaient et restaient intacts pendant les vacances, quand il n'écrivait pas.

En conclusion, je me plais à insister sur le nombre de cas de réussites spectaculaires que les camarades nous ont signalés, là où avaient échoué les méthodes impersonnelles et déshumanisées de l'école traditionnelle et qu'ils doivent au simple fait de s'être penchés sur l'individu que représente chacun de nos élèves, d'avoir cherché à le connaître, et en fonction de ses tendances, de l'avoir aidé à s'épanouir librement.

Pourtant il est des enfants difficiles qui demeurent des cas insolubles et pour lesquels nous n'avons pas les moyens d'agir sur le milieu familial ou social pour leur permettre une évolution heureuse. Le milieu scolaire n'est pas toute la vie de l'enfant mais, nous dit Legueil, c'est souvent avec les déshérités que nous avons le plus de satisfaction, ne serait-ce que celle de leur offrir, à l'école, un refuge où ils puissent jouir des douceurs de la vie.

Et je terminerai par la conclusion de notre camarade Nottin :

« La connaissance de l'enfant m'a amené à modifier mes procédés de discipline et à organiser ma classe sous une toute autre forme qu'il y a dix ans.

C'est elle qui m'a amené à la C.E.L. ».

RAYMOND FONVIEILLE.